

Le chapeau de Kafka

M'barek Housni

Le chapeau était abandonné sur le trottoir.

« Mais où est passée la tête ? C'est une chose étrange un chapeau sans tête ! » se disaient les passants ce matin-là, pressant le pas et esquivant les nuées de brouillard d'un hiver glacial. Il était huit heures. Une foule diffuse dans une grisaille morne.

Cela se passait dans une avenue couverte d'anciens pavés basaltiques, au centre d'une capitale européenne qui ressemblait à Prague au temps où y vivait le fameux écrivain Franz Kafka. Comme on pouvait le deviner aisément, les passants portaient de lourds habits. Manteaux, chapeaux, écharpes, grosses chaussures, ainsi que des parapluies. Autour d'eux, les immeubles moyenâgeux semblaient les couvrir tendrement. Mais une fois le chapeau dépassé, ils l'oubliaient et ne cherchaient guère à en savoir plus. Celui-ci, noir et fait d'un beau tissu, ressemblait curieusement au chapeau que portait Franz Kafka dans la célèbre photo en noir et blanc où il paraissait le visage maigre, les oreilles décollées et les yeux arrondis de surprise, comme s'il fixait la plus étrange des scènes qu'il ait jamais vues. Le chapeau demeura durant un temps solitaire non loin de la chaussée, tel un mot orphelin dans une lettre au contenu presque totalement effacé par la pluie, ou pareil à un nourrisson qu'une pauvre mère aurait abandonné en ces temps où la misère dominait.

Une belle femme passa tout près. Elle portait un long et luxueux manteau noir. On devinait des cheveux roux et crépus sous le chapeau qui épousait les contours de sa tête, à la mode des femmes dans les Années folles. Elle avait une taille svelte et le port altier. On ne manquait d'admirer sa lente et

gracieuse démarche, le mouvement de ses jambes exquises comme sculptées en marbre fin, gainées de bas transparents finissant à la limite de ses chaussures à talons aiguilles.

Elle ressemblait à Milena, la femme que Franz Kafka aime et qu'il éternise dans des lettres célèbres sans avoir pu la rencontrer que durant de brefs moments. La femme lui correspondait à s'y méprendre. Presque en tout. La taille, le teint, les traits du visage, le regard profond et captivant qui dénotait une personnalité forte, intimidante. À sa seule vue, on ne pouvait s'empêcher de la respecter et de la chérir en silence. Lorsqu'elle s'approcha du trottoir où se trouvait le chapeau, elle fut touchée de le voir ainsi délaissé. Elle plissa le front de perplexité, se posant la même question que les autres passants, mais de manière plus intense.

C'était une femme qui ressemblait à Milena, attirée par un chapeau qui ressemblait à celui de Franz Kafka. Elle s'arrêta. Elle était la seule à interrompre sa marche matinale devant cette curieuse scène. Se pouvait-il qu'elle soit Milena ? Les œuvres littéraires regorgent d'histoires semblables, où des concordances inouïes sont concevables même si la réalité des choses et des hommes les refuse ; c'est ce qui les rend majestueuses, éternelles et indélébiles dans les cœurs et les esprits de chacun.

La femme ne se contenta pas de s'arrêter. Elle s'avança sans quitter le chapeau des yeux et le contempla pendant un long moment. À la fin, elle libéra sa main droite en coinçant le sac à main sous son aisselle. Elle avait envie de le voir de plus près, de le toucher sûrement. Elle ne se demanda pas si son geste pouvait paraître déplacé de la sorte, sur la voie publique.

La femme qui ressemblait à Milena paraissait défier les éventuels regards désapprouvateurs. Elle voulait en avoir le cœur net.

Elle s'abaissa lentement, l'air grave. Son corps suivit en descendant à la

verticale, pour ne pas perturber la solennité de son port superbe. Elle s'accroupit avec précaution, souleva le bord du chapeau et pencha la tête. Elle le tint avec le bout de l'index et du pouce, se gardant bien de le palper ou même de légèrement le tordre, comme si elle touchait une somptueuse étoffe. Puis elle le retourna. L'étonnement la cloua sur place, la faisant trembler jusqu'au plus profond d'elle-même. Elle en oublia complètement le chapeau.

Un cafard était caché dessous.

Celui-ci remua ses antennes, tendit ses pattes épineuses et s'éloigna comme libéré de prison.